

# L'écureuil

*Je vais entrer dans la voie  
où aboutit toute chair.*

Guillaume de Jumièges

*Il est là, l'écureuil ; immobile, sauf lorsqu'il lèche ses griffes ou se gratte avec la fébrilité d'un chat dévoré par les puces. Surgi du jardin, il est entré sans bruit dans mon salon par petits sauts méfiants, attentif à la moindre menace. Rassuré par le silence, il a volé d'un fauteuil à l'autre puis, d'un bond, s'est planté devant moi, sur le piano. À présent il attend, comme chaque matin depuis la mort de Louise. Et il me dit :*

*– Joue.*

*C'est un ordre. Même si je crie, même si je frappe dans mes mains, il ne s'en ira pas. Je ne lui fais pas peur. Il me regarde de biais et répète :*

*– Joue.*

*Alors, je m'assieds sur le tabouret tournant. Je soulève le couvercle. Mes doigts monstrueux s'écartent, se plaquent sur le clavier. Une note. Deux, trois. Un accord léger, presque timide. L'écureuil se fige, comme s'il devenait un animal empaillé, une statue de bois posée sur la cheminée. Mais je sais qu'il écoute, qu'il m'encourage.*

*– Joue, me dit-il. Jouez pour moi, Adrien.*

*Et je joue. Pour lui. Pour elle.*

À Genève, en novembre 1985, un soir de pluie dont le lac reflétait la noirceur, un journaliste de radio un peu niais me demanda après un concert, devant ma femme Apolline qui, rencontrée lorsqu'elle avait huit ans et moi trente, mordillait ses gants dans un coin du studio :

– Adrien Laure, n'avez-vous pas l'impression d'être un personnage sans destinée ?

J'étais encore vif. Je lui ai ri au nez en allumant une Craven sans filtre avant de lui souffler gaiement la fumée au visage, ce qui l'a vexé.

J'ai eu mon heure de gloire. Elle est passée. Je n'ai pas d'enfant. Apolline m'a quitté il y a quinze ans pour un écrivain sans talent dont elle a divorcé. Aujourd'hui, à Paris, Londres, Berlin, Antibes, Rome, Bruxelles, Marciac, Amsterdam, Madrid, Lisbonne, Sydney, Wellington, New York, Moscou, Pékin, Mexico, Lyon, Glasgow, Los Angeles, Chicago, Québec, Marseille, Montréal, Vancouver, Bournemouth, aux quatre coins de la planète où des milliers d'admirateurs enthousiastes faisaient un triomphe au « plus grand pianiste de jazz non américain de cette fin de siècle », on me croit mort. On peut même lire sur Internet : « Adrien Laure (1937-1997), fut un musicien français de réputation internationale. » Je n'ai pas pris la peine de rectifier.

Bien sûr, je ne suis plus très vaillant. Je vis de mes droits dans une maison isolée au milieu de la forêt, non loin de Chazy, bourg au donjon criblé d'impacts de balles datant de la Grande Guerre. Appuyé sur une canne, je m'y rends à pied tous les matins, sac au dos, avançant avec précaution sur les chemins pleins de boue dont j'évite les ornières, jusqu'à l'épicerie de Mme Pernaud qui, chaque fois que je pousse péniblement la porte, me lance :

– Bien le bonjour, Monsieur Laure !

Qui je suis, elle l'ignore. Elle n'a jamais écouté ma musique, n'a jamais acheté un de mes disques. Pour elle comme pour les villageois, je ne suis qu'un vieil homme qui fait, sans malice, du charme aux jolies femmes : la postière aux yeux vert et au profil de vitrail, réservée mais rieuse quand on la complimente, la factrice à la gaieté dévastatrice et aux cuisses à étrangler Hercule, la jeune pharmacienne blonde en blue-jean ajusté sur des hanches attendrissantes, mère d'un petit Jésus qu'elle aide à traverser la rue pour l'emmener à l'école, en face de chez elle, la boulangère aux épaules de forain couvertes de taches de rousseur, la garde d'enfants aux cheveux d'encre et au sourire d'idole, dont la robe noire serrée à la taille par une ceinture de cuir cajole les mollets tandis qu'elle pousse sans hâte son landau près du pont de pierre, le long du ru bordé de noyers.

Ces belles personnes ne voient en moi qu'un vieillard inoffensif qui plaisante avec le maire ou les employés communaux avant de s'en aller comme il était arrivé, le sac rempli de pâtes, d'œufs, de jambon, de pain, de

bouteilles de vin. Et elles disent :

– Il est joyeux, ce monsieur, il chante tout le temps. Si tous les humains étaient comme lui, la vie serait moins triste.

Je chante par habitude. Je fredonne en rentrant chez moi les mélodies que j'improvisais sur des pianos de luxe face à des foules silencieuses, recueillies comme devant un gourou. Personne, ici, ne les reconnaît. Le samedi matin, à Soissons, la ville voisine, des choristes les interprètent *a cappella* entre une blquette de Richard Anthony et un cantique tchèque du XVII<sup>e</sup> siècle, devant la façade de l'abbaye Saint-Jean des Vignes à la rosace béante, ouverte sur le bleu ou l'orage. Il m'arrive, descendant du taxi qui m'emmène au marché, de m'arrêter devant eux pour les entendre. Ces hommes et ces femmes si jeunes, si sveltes, me sourient aimablement avant de reprendre leur répétition. Je ne les dérange pas. Je remonte en voiture et je m'en vais sans bruit.

Je suis né très loin, dans le Sud, un pays qui n'existe plus. Je m'appelle Adrien Laure. J'ai soixante-seize ans. Nul ne se souvient de moi. J'ai des doigts de loup-garou, des phalanges épaisses. Je respire mal. Pendant des années, mon piano est resté fermé. La musique qui m'avait transporté, m'avait fait toucher les étoiles, les galaxies tournoyant dans ma tête, la lumière issue du fond des âges, les torrents sur les rochers et les nuages qui, au-dessus des cathédrales, donnent le vertige, me laissait de marbre. Jamais plus je ne ressuscitais le rire des enfants, la panique des chevreuils surpris au milieu des blés ou dans la fraîcheur des sous-bois, l'odeur de

l'automne, la brume entre les sapins, la senteur de la mousse et le parfum des pommes, les cimetières sous la pluie, l'aube sur la neige, le souffle des chevaux et le regard des chats, la chair si tendre des femmes. Jamais plus.

Jusqu'à ce qu'elle vienne.

Ici, hêtres, chênes, frênes, érables, peupliers, bouleaux et saules marsaults s'enchevêtrent, s'enlacent comme des amoureuses. Épaule contre épaule, leurs racines à demi déterrées dessinant sur les pentes des tibias, des crânes, des bras ou des têtes de tortue, ils se penchent et forment au-dessus des cours d'eau des voûtes sous lesquelles règne une immobilité que rien ne perturbe, hormis, soudain, de grands cris en plein ciel.

Les buses plongent sur leur proie ou affrontent en combat singulier les corneilles acharnées à défendre leurs petits. Plus bas, les canards jacassants filent comme des missiles. Là-haut, près des nuages, un cygne indifférent au cou tendu passe avec un bruit de forge. Impassibles, les hérons semblables à des oiseaux d'avant le monde traversent les jardins et se posent au bord des étangs ou sur le plateau, au milieu des champs. Dès lors, la forêt retrouve son silence.

Ce fut dans son ombre bienfaisante trouée par le soleil que je la vis, un matin de septembre, vaciller en actionnant sa sonnette, très droite sur sa bicyclette freinée par la gadoue. Petite vieille frisée et frêle, elle pédalait avec vigueur au milieu du sentier, maintenant en équilibre instable son guidon flanqué d'un panier de métal où elle avait rangé son sac, une paire de mocassins bon marché et un imperméable plié avec soin, en cas d'averse.

Elle s'arrêta à quelques pas de moi, devant le perron, ficha ses pieds dans l'herbe et dit en reprenant son souffle :

– Je viens pour l'annonce.

Elle avait dû, jadis, être très jolie. Elle l'était toujours, avec ses iris gris foncé, sa peau encore fraîche malgré les rides qui soulignaient l'aspect fugace de son sourire, à la fois espiègle et timide. Elle ajouta :

– Je l'ai vue chez Mme Pernaud, l'épicière, à la pharmacie, à la poste et à la boulangerie.

– Elle a disparu.

– Je me suis dépêchée de l'enlever. J'avais peur qu'on me pique la place.

Elle portait un pantalon noir serré aux chevilles, des chaussures de jardin, un chandail vert d'où dépassait le col d'un chemisier blanc. D'un geste sec, elle posa sa bicyclette sur la béquille, tourna le guidon en sens inverse pour l'empêcher de tomber. Puis, s'avançant vers moi, elle me tendit la main. Sa paume était chaude.

– Je m'appelle Louise Deret. C'est toujours bon, pour l'annonce ?

– Personne ne s'est présenté. Vous en savez quelque chose.

– Donc, tout va bien. Vous avez le matériel ?

– Un attirail au complet : balai, pelle à poussière, serpillière, aspirateur, plumeau, cire, encaustique... Tout neuf, en plus.

– Vous ne faites pas souvent le ménage.

– Jamais, répondis-je en lui montrant ma canne. Je n'attendais que vous.



- Vous êtes le monsieur qui chante.
- Celui-là même.
- Moi aussi, j’aime bien chanter. J’espère que je ne vous casserai pas les oreilles.
- Nous verrons. Entrez donc.

Elle me laissa la précéder sur les marches puis sur la terrasse, jusqu’à la porte-fenêtre où je m’effaçai devant elle. Elle découvrit le salon, les journaux empilés sur la table basse, les bouteilles entamées et les verres sales sur la commode achetée chez Emmaüs. Elle n’y prêta aucune attention. Elle marcha tout de suite vers le grand piano noir, passa un index distrait sur la poussière épaisse du couvercle, y traça une ligne droite.

- Il ne sert pas souvent, lui non plus.
- Je ne l’ai pas ouvert depuis des années.
- C’est bien dommage. Si j’en avais un beau comme ça et si je savais jouer, je m’accompagnerais. J’aurais aimé être musicienne, par le fait. Impossible : chez les pauvres, on n’apprend pas le solfège. Mon but, c’était d’être fonctionnaire. J’ai voulu être postière, ou gardienne de prison. Pour la poste, orthographe déficiente. Pour les prisons, j’ai raté l’épreuve d’athlétisme : je ne courais pas assez vite. J’aime pas courir. Du coup, j’ai été ouvrière à la sucrerie, jusqu’à ce qu’elle ferme. Maintenant, depuis que mon mari est au cimetière, j’astique les maisons des autres. C’est mauvais pour le dos, mais on fait avec ce qu’on a. Je vais aller changer de chaussures. Ensuite, vous m’indiquerez par où je dois commencer. Je suppose que j’aurai de quoi m’occuper. Dix euros de l’heure et en liquide. Ça vous va ?

Elle précisa avec un petit rire :

– Pas de frais de transport.

– D'accord. Je vous sers quelque chose ?

– Quand j'aurai fini, s'il vous plaît. Un café bien fort, avec deux sucres. Et des spéculoos, si vous en avez.

– J'ai un paquet non entamé.

– De chez Mme Pernaud ?

– Tout juste.

– Ça ira. Ils sont chers, mais bons.

Cet air, bien sûr, je le connais. Il éclate dans la cuisine, dans ma chambre, dans le salon, parvient jusqu'au jardin. Je me suis installé sur le banc, sous le marronnier épanoui devant le perron et dont les feuilles écarlates tombent à mes pieds, pour permettre à Louise Deret de travailler en paix. Elle fredonne d'abord, puis chante plus fort, couvrant le bruit des assiettes qu'elle rince, de l'aspirateur qu'elle passe avec constance avant d'astiquer le piano orné d'une photo, la seule de la maison. Fripé dans un cadre de cuir, le cliché représente un petit vieillard aux yeux de Hun affublé d'un vaste chapeau de paille : Marcel Daguillon, mon grand-père adoptif, l'homme qui a pris soin de moi et à qui je dois tout.

Cet air, c'était le sien. Cette mélodie enfantine, il la beuglait en vendant ses fleurs sous la halle de la petite ville du Sud que j'ai quittée pour toujours, il y a des siècles. Si je suis devenu pianiste, c'est grâce à lui. Et voilà que, tout à coup, son aboiement revit ici, en pleine forêt, si loin du pays d'où je viens : « Mais vas-y, nom de Dieu ! Vas-y, putain de moine ! » Sans son obstination, jamais je n'aurais commencé à improviser à neuf ans, devant des adultes sans voix, des variations échevelées sur *Au Clair de la lune*, puis sur cette comptine que scande à présent Louise Deret : *Colchique dans les prés*.

Les paroles ont changé. Elles sont absurdes, bancales; maladroitement, presque ridicules. Le timbre mélancolique de la vieille dame rachète tout. Elle continue, comme s'il n'y avait personne :

*Gardez-vous des sirènes  
Qui chantent sur les flots,  
Les belles sirènes  
Tirant les matelots*

*Vers la grande plaine  
Tapie au fond de l'eau  
Vers la grande plaine  
Où dorment les bateaux*

*Implorez la reine  
La reine des oiseaux  
Qui libère de leurs chaînes  
Les pauvres matelots*

*Ils s'en vont sans haine  
En laissant leur fardeau  
Aux tristes sirènes  
Qui pleurent sur les flots*

*Car seule la reine  
La reine des oiseaux  
Délivre de leur peine  
Les pauvres matelots*

Elle se tait. Je me redresse en forçant sur ma canne. Après avoir grimpé avec peine les trois marches du

perron, je m'immobilise sous la porte-fenêtre. Rangé, propre comme il ne l'a jamais été, le salon sent la cire. Me tournant le dos, Louise Deret contemple la photo de Marcel Daguillon. Avec précaution, elle soulève le couvercle, effleure les touches.

– Si je savais jouer...

– Je peux essayer de vous accompagner, si vous le souhaitez.

– Vraiment ?

– À une condition. Dites-moi d'où viennent ces paroles.

Elle se retourne, s'anime. Elle rougit et répond :

– Je les ai inventées pour mes petits-fils.

– Quel âge ont-ils ?

– Huit et six ans. J'aime écrire des chansons d'après des airs anciens. Eux, ça leur plaît. Quand leurs parents me les confient, ils les chantent avec moi avant de s'endormir. Du coup, tout le monde est content. Qui est ce monsieur, sur la photo ?

– Un vieil ami.

– Pensez à lui en m'accompagnant.

– On y va ?

– Quand vous voudrez.

Elle recule de deux pas, m'invitant à m'asseoir sur le tabouret que je n'ai pas réglé depuis des années. Ma canne tombe sur les dalles avec un claquement sonore, tel un coup de batterie. Mes doigts engourdis depuis si longtemps se posent sur les touches. Une note, la première : la plus aiguë, grêle, presque juste, ce qui est miraculeux. La seconde sonne faux. Normal. Quand

ai-je fait accorder mon piano pour la dernière fois ?  
Peu importe. L'essentiel, c'est de plonger.

– Je vous écoute, Mme Deret.

– Je n'ose pas.

– Ne vous faites pas prier.

Elle tousse. Puis, très droite, les bras le long des flancs, elle entonne :

*Gardez-vous des sirènes*

*Qui chantent sur les flots...*

C'est parti. Mes doigts se dénouent. Mes articulations s'éveillent, le sang coule à nouveau. Doucement d'abord, puisque je colle à la langueur du chant, suivant, note après note, accord après accord, la mélodie. Ensuite, mon cœur explose. Dans son side-car qui me trimbalait partout, mon grand-père adoptif éructe en serrant le poing : « Vas-y, nom de Dieu ! Vas-y, putain de moine ! » Dès lors, je perds pied. Et l'univers ressuscite : le tonnerre, la neige, les yeux des femmes sous l'averse, la lune entre les croix, le cri des bêtes dans la montagne, les grognements de l'orphelin de jadis qui clamait à l'intention de ses parents morts en donnant des coups de pied dans le bois : « Dansez, dansez ! », les foules fascinées aux quatre coins du monde, les enfants hurlant leur bonheur à la sortie de l'école, les arbres fracassés, les trombes sur la mer, la tempête contre les digues avant le son ultime, le dernier coup de cloche, à peine audible : l'angélus emporté par le vent. Et puis le grand silence. Et, enfin, le rire de Louise Deret, qui s'exclame :

– Merde alors ! Qu'est-ce que ça décoiffe !

Et ma joie. Mon hébétude, les larmes sur ma bouche.

*Elle est revenue souvent. Je l'attendais avec impatience. Je lui disais :*

*– Vous ferez le ménage une autre fois. D'ailleurs, c'est terminé. Désormais, vous vous tournerez les pouces. Je vous paierai quand même. Asseyez-vous et chantez. N'importe quoi.*

*Je jouais comme un roi. Il n'était plus question de café et de speculoos. Nous trinquions, nous dévorions. Elle chantait, j'improvisais. J'embrassais ses doigts. Elle écoutait mes divagations, mes envolées retrouvées. Mon allégresse la comblait. Cela a duré longtemps : un an et demi. Un après-midi d'hiver, devant le feu et le verre de vin que je lui avais servi, alors qu'elle avait, pour cacher quelque chose, une grosse écharpe de laine pourpre autour du cou, elle s'est levée et m'a annoncé :*

*– C'est la dernière fois. Vous ne me verrez plus.*

*– Pourquoi ?*

*– Je suis malade. Je rentre à l'hôpital.*

*– Et après ? Vous guérirez.*

*– Non.*

*– Je vous rendrai visite. Je vous apporterai des fleurs. La tête penchée sur l'épaule, elle eut un sourire triste.*

*– Je ne serai pas présentable. Au revoir, monsieur le pianiste.*

*– Je m'appelle Adrien. Adrien Laure.*



– *Eh bien au revoir, Adrien Laure. Ne pleurez pas. Quand je serai partie, vous continuerez à jouer. Pour moi. Pour votre ami. Et pour vous. Ne vous inquiétez pas. Je vous ferai signe. Je vous le promets. Il ne faudra pas avoir peur. Ne me raccompagnez pas.*

*Elle m'a caressé la joue avant de se détourner. Je suis resté sur la terrasse, la canne à la main, tandis qu'elle enfourchait sa bicyclette.*

*Respectant sa volonté, je ne suis pas allé la voir. Je n'ai pas non plus assisté à ses obsèques. Je n'ai pas entendu ses petits-fils, l'aîné filiforme et brun dépassant de deux têtes le cadet aux boucles rousses et aux lunettes de myope, chanter devant sa tombe en présence de tous ses amis, ainsi qu'on me l'a raconté, la complainte de la reine des oiseaux et des pauvres matelots sur l'air de Colchique dans les prés.*

*Tout est dit. J'ai reçu le message. L'écureuil est là, figé sur le piano, comme chaque soir. Je joue en sourdine, pour ne pas l'effaroucher. Surtout qu'il ne s'enfuie pas. Louise m'a rendu la vie. Lui, il veille. Mais je sais que le jour où il ne viendra plus, il sera temps, pour moi aussi, de m'en aller.*